

YVES BONNEFOY

Rue Traversière

et autres récits en rêve

Postface
de John E. Jackson

nrf

GALLIMARD

1992

LA DÉCISION D'ÊTRE PEINTRE

Il parlait. Mais les mots qu'il employait se creusaient de vagues blanchies d'écume, mais ses pensées se prenaient à un étincellement de verrière dans la moindre chose nommée, et des gens qu'il ne connaissait pas lui riaient de loin, lui faisaient des signes, certains l'abordaient même pour le féliciter ou lui dire leur sympathie, mais avec des mots de verre brisé, des mots inintelligibles autant que les siens allaient l'être. C'est comme si des événements avaient eu lieu qu'il n'avait pas sus, dans la nuit ; comme si le sens n'était plus dans chaque vocable que ce sable terre de Sienna qui, par mottes saturées d'eau, traversées de bulles, coulait dans les caniveaux des rues pauvres, le soir, quand il n'était qu'un enfant. Et il n'osait répondre, aussi bien, et interroger moins encore. Il hochait la tête, il hâtait le pas.

Et brusquement, au tournant d'un mur, il eut le soleil levant dans les yeux comme un grand cri d'enveloppement, d'embrassement, de fumée, dans l'inachevé de la lumière.

À PROPOS DE MIKLOS BOKOR

Apparences qui se divisent comme des mottes de terre, couleurs qui surgissent et brillent sous le soc.

Couleurs fertiles, de tous ces sels qui affleurent dans leur écume, en des irisations dont s'éclaire et se simplifie notre conscience du monde.

Le blé qui va lever ici sera le pain de nouveaux échanges, ce qui fait que cette peinture est comme toute grande œuvre l'avenir déjà parmi nous : bien qu'irrévélé encore, lettre close.

Couleurs ? Non, l'expérience du monde, du destin que la couleur a permise ; et qu'elle accompagne très loin, de tout son fleurissement de chrysanthème ou d'ombelle, mais laisse à la fin se déployer seule.

D'année en année une matérialité s'affine, se dilue, une transparence s'étend, la musique des yeux pénètre plus avant l'apparence, la lumière se fait plus impalpablement cette poussière de soir d'été ou de nuit de pleine lune qui est comme le pollen de l'apparence soufflée.

Ce n'est pas la passion de la couleur, comme l'on dit, qui anime Miklos Bokor, c'est la passion qui se fait en lui couleur, ombres de couleur, afin de se clarifier, de se musicaliser, de se délivrer de sa part d'angoisse, d'augmenter sa part de gaieté divine — de se transmuter en sagesse.

Comme si la couleur était à la fois le plomb, les sels, les sulfures et pour finir l'or transparent, l'or léger.

Il peindrait sans se lasser la même seule branche d'un arbre et en cela il serait heureux, pouvant ainsi rapporter à la vie de tous les jours — ce nœud d'affections et de frustrations — l'infini recueilli à la saignée de la branche.

Et les quatre saisons non seulement se succèdent mais s'unissent dans l'arbre, quand il y touche. La fleur a des reflets de neige autant que des gonflements de fruit mûr dans cette mémoire barrée de nuit et de vent d'automne que sait en garder sa peinture.

Ce sont là des tableaux qui nous font le bien de la neige. Le bien de la pluie d'été. Le bien du feu qui empourpre l'âtre de son léger bruit d'abeille.

Un bruissement de feuilles mortes où se dessine le bleu d'un filet d'eau claire.

Il aime ce papier mince, et par endroits si mince que dissipé, déchiré, parce que c'est la même matière-limite qu'autrefois on appelait l'âme. Il sait que, déchiré, dissipé, c'est l'indéchirable, c'est l'absolu.

Cette mimésis n'a pas pour objet la plante ou la bête mais l'ombre que jette la plante, le froissement de l'herbe là où la bête a passé.

Il ne se sépare jamais d'une loupe. Mais ce n'est pas pour grossir le détail qui rend la nature monstrueuse, c'est pour écouter la respiration des pierres. Une fois, il a laissé tomber la loupe dans la rivière, il a plongé à sa recherche, et sans doute a-t-il pu percevoir alors, dans l'anneau qui lui échappait, le bruit des reflets et des moires.

Œuvres nombreuses de chaque été de Bokor, œuvres sans nombre comme sont sans nombre les feuilles des arbres, les fleurs des champs ; œuvres dont la production même reconnaît et exprime l'infini, celui

qui est dans la vie et non dans le rêve, celui qui se défait, se renoue au hasard d'un fil de la Vierge passant auprès d'une branche.

Imaginaire si consumé, œuvre si délivrée du langage qu'on se surprend à donner aux couleurs et aux traits qui sont là seuls à survivre de notre monde ordinaire des noms qui sauveraient quelques souvenirs de celui-ci, qu'on a en soi parce qu'on les aime. Ceci est du bleu de Bethsabée, ceci du rouge d'Égypte. Cette trace de terre noire de Judée se mêle dans ce tableau au ressaut d'un rouge d'Égypte.

Il a posé près de lui, une fois pour toutes, quelques céramiques peintes, pourrait-on croire, par la nature elle-même. Cette nature qui a des mousses si humbles, sur tant de pierres, qu'on ne sait pas si c'est déjà une vie, ou simplement une touche de vert ocreux, voulue parmi les tons du safre plus sombres.

Ces tableaux ont l'odeur des branches coupées, dont la sève coule, la lumière des façades qu'on aperçoit à travers des arbres, le matin. Ils sont beaux comme la chaleur au-dessus des arbres. Ils savent la vie et la mort. Ils savent la violence, qu'ils désenchevêtrent, qu'ils lavent comme on déplie une grande étoffe peinte dans l'eau qui la trempe de sa lumière.

Celui qui sait retrouver ses sentiments les plus ténus, les plus fugitifs, dans la couleur ou le grain des choses de la nature découvre vite que celle-ci nous propose, dans ses accords de tons, de matière, une solution aux conflits que ces sentiments déchaînent dans l'isolement, dans l'esseulement, de l'esprit qui l'a oubliée. Il comprend que l'apparence sensible n'est nullement, par rapport à nous, une indifférence, mais la parole qui va sans mots et n'en est que plus véridique.

Peindre, comme le fait Bokor : passer le langage au tamis de l'eau qui bouge dans l'eau, du soleil qui se lève dans les arbres. Ne demeurent des mots que ceux qu'il n'a plus besoin de prononcer, si transparente est leur évidence.